

**МИНИСТЕРСТВО ОБРАЗОВАНИЯ
РЕСПУБЛИКИ БЕЛАРУСЬ
УЧРЕЖДЕНИЕ ОБРАЗОВАНИЯ «ГОМЕЛЬСКИЙ
ГОСУДАРСТВЕННЫЙ УНИВЕРСИТЕТ
ИМЕНИ ФРАНЦИСКА СКОРИНЫ»**

MAURICE CARÊME

Практическое пособие по домашнему чтению для студентов 3-5 курсов факультета иностранных языков

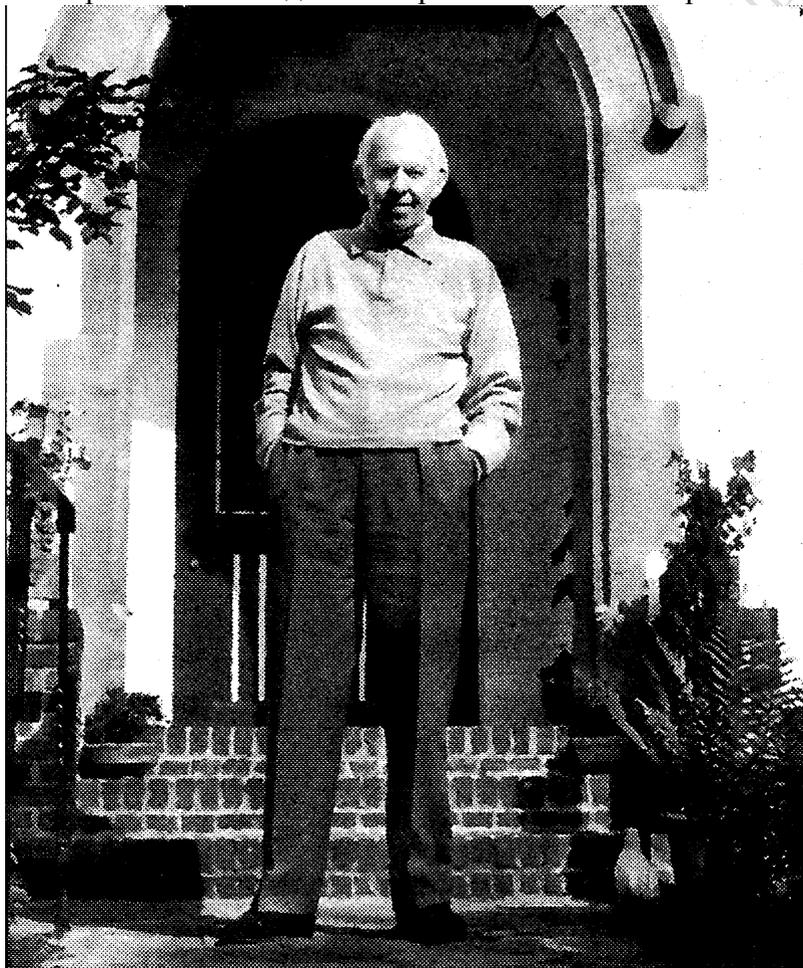
Гомель, 2006

Автор- составитель: Седач Т.Л.

Автор выражает огромную благодарность издательству Мориса Карема г. Брюсселя в лице президента мадам Жанин Бюрни за предоставленный материал о жизни и деятельности Мориса Карема.

© Учреждение образования
«Гомельский госуниверситет
имени Франциска Скорины»,
2006

Морис Карем (1899-1978) бельгийский поэт-писатель. Автор многих произведений как “Chanson pour Carpine”, “Le royaume des fleurs”, “Mère”, “La fille de verre”, жизнь которого была связана с преподаванием французского языка. Вот почему в своих произведениях он постоянно даёт уроки о Доброте, Красоте, о том, что нужно любить и ненавидеть, что важно для того, что бы быть счастливым. Он хотел помочь читателю лучше увидеть, понять многогранность природы, призвать к размышлению над таким вопросом как Жизнь и Смерть.



Maurice Carême, fils de la ville de Wavre, Belge, francophone, européen, est un poète de la grandeur et de la misère de l'homme. Concises, discrètes et pénétrantes, sa poésie et sa prose nous parlent de la solitude profonde de l'homme et de la joie de l'existence.

Fin observateur de lui-même et des autres, révolté contre toutes les injustices, il exalte le travail de tous les jours, chante les merveilles de son Brabant natal et évoque les grands et simples moments de l'enfance et de l'amour. La simplicité de Carême n'est qu'une apparence. C'est une simplicité très complexe, savamment structurée. Il y a là une musicalité extraordinaire, due aux longues phrases carémiennes. Il y a une tension entre le vers et la phrase. Et il y a les images... Homme de vaste culture, traducteur éminent de la poésie néerlandaise de Belgique, il unit la musicalité du verbe à la lucidité des images. Il fait la synthèse du quotidien et du sacré. Son œuvre a inspiré des centaines de musiciens et de peintres.

Maurice Carême — il avait 77 ans — ce vieux monsieur avait une jeunesse inimaginable. Une jeunesse dans le regard, dans les gestes, et surtout dans une curiosité pluraliste du monde. Ce vieil homme aimait l'aventure. Il ne jouait pas à être jeune. Il était un vieil homme malade, plein d'expérience. Mais il était jeune parce qu'il vivait dans «son» présent. Il était jeune parce que «son» passé était vivant. Il était jeune parce qu'il avait gardé toute sa force créatrice. Sa voix était silencieuse et forte.

Son silence était rassurant et inspirant. Il était homme de dialogue et il savait inspirer le dialogue.

JEANNINE BURNY
Présidente de la Fondation Maurice Carême

Maurice Carême a un sens du sacré tel que celui-ci imprègne toute sa poésie. Il est si permanent, si universel, que des hommes de confessions aussi différentes que des Marocains, des Indiens, des Vietnamiens ou des Japonais, reconnaîtront dans ses vers comme un écho à leur propre foi. Il est facile de citer **Heure de Grâce** ou **Complaintes** comme les recueils les plus caractéristiques de cette quête de Dieu ou du divin dans le monde et dans le temps, mais, dès que l'on étudie de plus près l'œuvre, on s'aperçoit qu'il faudrait citer l'entièreté de celle-ci pour mieux circonscrire la pensée spirituelle du poète.

Né dans une famille très modeste, Maurice Carême a trop connu, enfant, un monde laborieux et dur aux pauvres gens pour ignorer la vie réelle. Il sait aussi que toutes nos facilités matérielles ne sont souvent que pièges. Les hommes s'y laissent prendre d'autant plus aisément qu'ils s'imaginent trouver dans les machines et les robots des solutions rêvées aux problèmes de plus en plus nombreux qu'ils rencontrent dans leur vie professionnelle. *"A voir les femmes courir de leur foyer à leur métier — même si elles ont accédé aux plus hautes fonctions — on doute vraiment, disait Maurice Carême, que ce soit une réussite. Il suffit de songer au nombre de divorces, d'enfants en difficulté de vivre.*

Pourtant, Maurice Carême a trop de bon sens, de réalisme pour se laisser aller à la "sinistrose". Il proclame que les poètes sont nés justement pour rendre ce monde habitable. Les ombres mêmes lui faisaient paraître le soleil plus vif, plus lumineux. La joie, le bonheur, s'ils sont éclatants, sont en même temps des sentiments extrêmement graves. Ils sont la marque même de la qualité de notre vie. *"Au fond, il n'y a que les qualités*

humaines qui mènent à cet état de bonheur profond, reconnaît-il. L'homme n'est pas fait pour assouvir ses passions, mais pour les transcender en don de tout son être." (3) _

Toute son existence, Maurice Carême rendra merveilleuse, dans sa poésie, la réalité quotidienne. *"C'est comme si je tenais certains jours, s'étonnait-il, la splendeur du monde en mes bras. "* (4) Si Maurice Carême garda jusqu'à la fin de sa vie cet enthousiasme qui le multipliait si fort, le mal qui ne cesse de faire rage dans le monde le bouleversa toujours. L'ombre que font sur son cœur la misère, l'injustice, transparait en filigrane dans de nombreux poèmes. *"Comme l'abeille, écrira la poétesse Liliane Wouters, Maurice Carême peut changer en douceur l'amertume. Pourtant, l'amertume est là. Et le doute. Et la révolte. Et la souffrance. Avec le miracle d'exister." (5)*

Maurice Carême parviendra, par on ne sait quel merveilleux équilibre, à trouver le juste poids à donner à l'existence, si pénible soit-elle à certains moments. *"Comment être un homme dans toute l'acception du terme, disait-il, et ne pas être révolté par la misère, l'injustice, par les guerres qui ravagent la terre depuis le début du siècle ?"*(6) Il frémit encore en songeant aux pauvres gens de sa rue, chassés de chez eux, sans rien pouvoir emporter du maigre mobilier qui était le leur et que l'on vendait sans pitié. Si la misère s'est éloignée de lui et s'il ne la rencontre plus jour après jour, il n'ignore pas qu'elle est solidement installée dans le monde et qu'elle n'a pitié de personne.

"Ah ! vivre n'est pas toujours drôle !" (7) ne peut-il s'empêcher de remarquer en la regardant broyer tant d'hommes dans ses rets. Si la guerre de 1914-1918 ne lui laisse que des souvenirs de privations, celle de 1940-1945 va le marquer au fer rouge de ses cruautés, de ses crimes, de ses exterminations. On n'ira pas plus loin dans l'horreur, même si les hommes ne

sont jamais à court d'imagination pour inventer les tortures les plus sadiques.

Sa voix s'élève puissante, tragique, devant ce monde-là. Sont-ce des hommes comme lui, aimant, souffrant comme il aime, comme il souffre, qui sont capables de telles horreurs ! Il ne peut l'admettre.

Le racisme, cette lèpre des temps modernes, le remplit de dégoût. Il a conscience de la stupidité de tels mouvements. Demain, ce sera au tour des bourreaux de devenir les victimes. Rien ne peut arrêter une telle machine infernale une fois qu'elle est lancée. *"Les hommes sont frères, affirmait-il. Qu'ils aient la peau jaune, blanche ou noire, ne change rien au fait qu'ils appartiennent à une seule et même famille : l'homme. La peine de la mère qui voit mourir son enfant, de la femme dont le mari ou le fils est tué à la guerre est la même sous toutes les latitudes. (8)*

"Les guerres, toutes les guerres, insistait-il, ne laissent que des vaincus, même et surtout dans le camp des vainqueurs. Et il n'existe aucune guerre juste. Elles ne font que faire reflourir la haine, l'injustice. Trop de sang sèche dans le cœur des hommes pour qu'ils puissent encore aller vers les autres, les bras tendus. Tôt ou tard, il faudra bien se réunir autour d'une table, s'entendre et trouver le compromis qui permettra aux hommes de vivre enfin en paix. Pourquoi faut-il d'abord tant de morts ? La justice et l'amour sont-ils des vertus si difficiles à imposer sur notre terre que presque partout la liberté est foulée au pied ? Dans un monde où l'homme, grâce à la science, atteint un tel pouvoir, comment admettre qu'il ne bâtisse pas un avenir à la hauteur de son intelligence ? Ce ne sont ni les techniques ni les inventions qui sont mauvaises, disait-il encore, mais l'usage que les hommes en font. Au lieu d'être au service de l'humanité, elles sont devenues, aux mains de quelques minorités, les moyens privilégiés pour augmenter leur profit et pour leur permettre d'exploiter leurs

compatriotes. Tant d'efforts pour obtenir de vaines acquisitions matérielles qu'il faudra abandonner avec cette vie ! L'argent, l'or, l'appât des richesses sont parmi les plus grands fléaux de notre civilisation.(9)

Cette dualité du bien et du mal est vieille comme le monde. Homme profondément humain, Maurice Carême est persuadé que la vie n'a aucun sens si l'homme ne puise pas ses forces dans la bonté et l'amour. *"Je considère, affirmait-il, qu'il y a trahison à ne pas fournir chaque jour un effort vers le bien. La bonté et l'amour sont contagieux."* (10)

Maurice Carême fut un homme lucide qui connaissait bien l'humanité. Il suffit de lire l'œuvre pour s'en convaincre. S'il garde ce sens du bonheur, il est en fait une patiente victoire sur l'égoïsme, une longue conquête sur tout ce que la vie a de négatif. La connaissance que Maurice Carême a de l'homme n'est pas limitée à de simples contacts d'amitié. Il s'est penché sur les œuvres des grands philosophes. Beaucoup lui ont paru intellectuels, intéressants sans aucun doute, mais peu en concordance avec la vie. Il ajoutait par ailleurs : *"Un monde hors du monde. La vie se moque de toute philosophie, elle est la vie. Même si ses énigmes n'ont pas fini de nous troubler, même si toute la science moderne n'a fait que déplacer les mystères qui hantaient déjà les hommes de la Grèce antique. Mon corps lui-même demeure une énigme. Tout mon savoir, toutes mes connaissances se heurtent à ce fait. Qui suis-je ? Et mon cerveau ? Par quelle magie me permet-il de faire cette œuvre que je découvre au moment où je la crée ? Cette œuvre qui me révèle littéralement à moi-même."* (11) Dès que l'homme affronte de tels problèmes, il doit bien avouer son ignorance. Et toutes les questions posées risquent de rester à jamais sans réponse.

Attiré par toutes les formes de l'art, lecteur de nombreux essais sur l'art, Maurice Carême ne cachera à personne son admiration pour les ouvrages d'André Malraux sur la

Psychologie de l'art. Il s'est longuement penché sur **Les Voix du silence**, leur préférant encore la trilogie de **La Métamorphose des dieux**. **L'Intemporel** fut le dernier ouvrage qu'il lut avant de mourir le 13 janvier 1978. Cette part du divin qu'André Malraux reconnaît en chaque artiste est justement le reflet du sentiment que Maurice Carême éprouve devant sa propre création.

La musique le fascine. Elle lui rend bien l'amour qu'il a pour elle. Il inspire tant de musiciens qu'Henri Sauguet déclare : "*Maurice Carême est et sera le poète le plus mis en musique qui vivra jamais.*"(12) Interrogés sur cette osmose, les musiciens répondent : "*Nous entendons la musique monter en nous au moment même où nous lisons les vers de Maurice Carême.*" (13) A ce jour, quelque deux cents musiciens ont mis œuvre en musique; plus de deux mille pièces musicales ont été répertoriées.

Mais c'est à la poésie qu'il s'intéresse le plus. Il lit non seulement les poètes de langues française et néerlandaise — qu'ils soient classiques ou modernes, qu'ils écrivent en vers réguliers ou en vers libres — mais aussi tous les poètes étrangers dont il trouve des œuvres traduites en français. Il déclara à plusieurs reprises que la poésie était l'étoile qui éclairait sa vie. Il y trouvait réponse à toutes ses interrogations, ses inquiétudes, ses angoisses.

Poète de la simplicité complexe, de la clarté profonde, il sera d'une exigence extrême envers son œuvre, supprimant impitoyablement des centaines de poèmes, mettant patiemment au point ceux qu'il gardait en vue de les insérer dans ses recueils. Le style de Maurice Carême est si limpide que les images poétiques qu'il y intègre sans cesse paraissent à leur tour merveilleusement naturelles. Peu de poètes auront parlé un langage aussi simple, aussi universel.

La plupart des grands artistes auront reconnu d'emblée cette voix qui leur parvenait si familière. Je ne citerai que

Marcel Brion s'exclamant, lorsque je le rencontrai à Paris : "*La simplicité de Maurice Carême ? Mais c'est le comble de l'art. Qu'a-t-il dû travailler pour arriver à un tel dépouillement !*" (14)

Traduit de Moscou à New-York, de Madrid à Saïgon, de Damas à Tokyo, Maurice Carême a obtenu de nombreux prix littéraires en Belgique et à l'étranger. Ne sera-t-il pas nommé à Paris "Prince en poésie" en 1972 (15) ? Il n'est donc pas étonnant que l'on entende au cours de ce colloque des communications comme celle du Professeur Tamotsu Tanabe, de l'Université d'Osaka, ou celle du docteur en jurisprudence équatorien,

Rigoberto Cordero Y Léon.

Comment expliquer une telle universalité de œuvre, un tel attrait pour la poésie de Maurice Carême dans le monde ? Tout simplement parce que sa poésie touche à l'éternel de l'homme et qu'elle émeut et émouvra toujours ceux qui la lisent et la liront demain.

Biographie

Maurice Carême est né le 12 mai 1899, rue des Fontaines, à Wavre, dans une famille modeste. Son père, Joseph, est peintre en bâtiment; sa mère, Henriette Art, tient une petite boutique où les gens humbles du quartier viennent faire leurs menus achats. Une sœur aînée, Joséphine, est morte âgée d'un jour en 1898 ; une autre sœur, Germaine, naîtra en 1901 ; deux frères : Georges, en 1904; Marcel, en 1907. Ce dernier mourra à l'âge de huit mois.

Maurice Carême passe à Wavre une enfance campagnarde si heureuse qu'elle sera une des sources d'inspiration de son œuvre. Il fait des études primaires et secondaires dans sa ville natale. I

En 1914, il écrit ses premiers poèmes, inspirés par une amie d'enfance, Bertha Detry, dont il s'est épris. Élève brillant, il obtient, la même année, une bourse d'études et entre à l'École normale primaire de Tirlemont. Son professeur, Julien Kuypers, l'encourage à écrire et lui révèle la poésie française du début du XXe siècle. C'est à Tirlemont également que Maurice Carême découvre les grands poètes de Flandre.

Il est nommé instituteur en septembre 1918 à Anderlecht-Bruxelles. Il quitte Wavre pour s'installer dans la banlieue bruxelloise. L'année suivante, il dirige une revue littéraire. Nos Jeunes, qu'il rebaptise en 1920 La Revue indépendante. Il noue alors ses premiers contacts littéraires et artistiques (avec Edmond Vandercammen en 1920 et, en 1921/1922, avec le peintre Félix De Boeck). Il épouse en 1924 une institutrice, Andrée Gobron (Caprine), originaire de Dison.

Son premier recueil de poèmes, *63 illustrations pour un jeu de l'oie*, paraît en décembre 1925. Entre 1925 et 1930, il est fasciné par les mouvements surréalistes et futuristes. Il publie, en 1926, *Hôtel bourgeois*, en 1930, *Chansons pour Caprine* où se découvrent les reflets d'une vie sentimentale assez douloureuse, puis, en 1932, *Reflets d'hélices*. Mais, au moment

de cette publication — sans doute la plus marquée par les écoles littéraires de l'époque — il a déjà pris ses distances vis-à-vis d'elles.

Il a fait, en 1930, une découverte qui va s'avérer essentielle pour toute sa démarche poétique — voire romanesque — celle de la poésie écrite par les enfants. C'est, pour Maurice Carême, une remise en question fondamentale au cours de laquelle il revient à une grande simplicité de ton. Il publie d'ailleurs deux essais consacrés à ces textes d'enfants dont il fut l'éveiller : en 1933, *Poèmes de gosses* et, en 1936, *Proses d'enfants*.

Il fut avec Géo Norge, Pierre Bourgeois, Georges Linze, Claire et Yvan Goll, André Salmon, Edmond Vandercammen, René Verboom, etc. l'un des fondateurs du *Journal des Poètes*, en 1931. En 1933, il termine des études de déclamation au Conservatoire de Bruxelles, dans la classe de Madeleine Renaud-Thévenet. Il obtient un Premier prix. La même année, il fait construire, avenue Nellie Melba, à Anderlecht, la Maison blanche, à l'image des maisons anciennes de son Brabant. Elle deviendra, en 1975, le siège de la Fondation Maurice Carême et le Musée Maurice Carême, en 1978.

Le recueil *Mère* paraît en 1935. La simplicité profonde des vers lui vaut d'être émarqué par de nombreux critiques littéraires parisiens, dont celui du *Mercure de France*. L'œuvre reçoit, en 1938, le Prix Triennal de poésie en Belgique et inspire à Darius Milhaud sa *Cantate de l'enfant et de la mère* (Première mondiale au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, le 18 mai 1938).

En 1943, Maurice Carême quitte l'enseignement pour se consacrer entièrement à la littérature. Il se lie la même année avec Jeannine Burny pour laquelle il écrit *La bien-aimée* en 1965. Secrétaire du poète jusqu'à la mort de celui-ci, elle préside à présent la Fondation Maurice Carême.

De nombreuses œuvres paraissent et sont couronnées par des prix littéraires en Belgique et à l'étranger : Prix Victor Rossel (1948), Prix de l'Académie française (1949 et 1954), Prix international Syracuse (1950), Prix populiste de poésie (1951), Médaille de la Ville de Sienne (1956), Prix Félix Denayer (1957), Prix de la poésie religieuse (1958), Prix du Président de la République française (1961), Prix de la Province de Brabant (1964), Prix de la traduction néerlandaise (1967), Grand Prix international de poésie (France, 1968), Prix européen (Italie, 1976) etc.

Les années 1950-1951 sont marquées pour Maurice Carême par une nouvelle remise en question de son art. Il tente d'allier la simplicité complexe de ses vers à la magie de l'image. «Ymagier», comme on la dénommé dès les années 1930, il va opérer cette véritable alchimie poétique grâce à des images dont l'adéquation au texte sera telle qu'on ne verra plus de celui-ci que la nudité transparente.

À la Pentecôte 1954, Maurice Carême fait un premier séjour à l'abbaye d'Orval. C'est le début d'une période d'intense créativité, doublée d'une patiente mise au point de l'œuvre, qui ne s'interrompra qu'avec la mort. À Orval, il écrit *Heure de grâce* qui paraît en 1957. Maurice Carême approfondit la lecture des grands mystiques, des philosophes, des sages de l'Inde, de la Chine, se penche sur le Zen, reprend les œuvres de Teilhard de Chardin, de Rabindranath Tagore. Il fera dix-sept séjours à Orval de 1954 à 1970, mais il écrit aussi dans le Brabant (particulièrement dans la région wavrienne, son lieu privilégié d'inspiration), le long de la Mer du Nord (à Coxyde, dans l'appartement du peintre Henri-Victor Wolvens, et à Heyst).

Le 9 mai 1972, il est nommé Prince en poésie à Paris. Pendant les six années qui lui restent à vivre, il part écrire durant l'été en France, publie quatorze recueils de poèmes, un roman fantastique : *Médua*, un choix de traductions des poètes

de Flandre. Trois anthologies de ses poèmes paraissent, plusieurs disques lui sont consacrés.

Il crée le 4 décembre 1975 la Fondation Maurice Carême, établissement d'utilité publique. Il meurt le 13 janvier 1978 à Anderlecht laissant onze œuvres inédites parmi les plus graves qu'il ait écrites.

L'œuvre de Maurice Carême comprend plus de quatre-vingts recueils de poèmes, contes, romans, nouvelles, essais, traductions. De nombreuses anthologies de ses poèmes ont été publiées. Des essais, des disques, des films lui sont consacrés. L'œuvre, couronnée par de nombreux prix littéraires, est traduite dans le monde entier et mise en musique par plus de deux cents musiciens. Un colloque consacré à son œuvre et réunissant des personnalités littéraires, artistiques et universitaires de Belgique, de Bulgarie, de l'Équateur, de France, de Hongrie, du Japon, de Pologne, de Roumanie, s'est tenu à Bruxelles, en novembre 1985, sous l'égide de la Commission française de la Culture de l'Agglomération de Bruxelles et de la Fondation Maurice Carême.

L'école

L'école était au bord du monde,
L'école était au bord du temps.
Au dedans, c'était plein de ronds;
Au dehors, plein de pigeons blancs.

On y racontait des histoires
Si merveilleuses qu'aujourd'hui,
Dès que je commence à y croire,
Je ne sais plus bien où j'en suis.

Des fleurs y grimpaient aux fenêtres
Comme on n'en trouve nulle part,
Et, dans la cour gonflée de têtes,
Il pleuvait de l'or en miroirs.

Sur les tableaux d'un noir profond,
Voquaient de grandes majuscules
Où, de l'aube au soir, nous glissions
Vers de nouvelles péninsules.

L'école était au bord du monde,
L'école était au bord du temps.
Ah! que ne suis-je encore dedans
Pour voir, au dehors, les colombes!

Maurice Carême

Texte et analyse

Le poème ci-dessous est extrait de *Mère* (1935). Ce recueil comprend 32 pièces numérotées. Le texte choisi porte le numéro XXXI. Que signifient les numéros tenant lieu de titres aux poèmes? Un acte de conscience profonde de la part de l'auteur, puisque cette présentation est unique dans l'ensemble de l'œuvre. Il est à remarquer d'ailleurs qu'à partir de Walt Whitman, la numérotation du poème prend, dans la poésie moderne, une signification qui va bien au-delà de l'architecture de l'œuvre. En fait, la numérotation renforce le sens de chacun des textes et crée entre eux des liaisons profondes et secrètes. Chaque poème numéroté dans *Mère* fait partie d'une unité, d'un thème majeur, d'une conception poétique. Cependant, chaque poème numéroté a une structure indépendante et un sens indépendant. Vous pouvez lire, comprendre et goûter ce poème sans connaître les autres.

Dépendant et indépendant, le poème évoque le souvenir de la mère du poète. On peut assimiler ce que le poète dit avec ce qu'il écrit dans le poème VIII, *Je me souviens...*

*Vers le soir, tu me parles parfois de la mort
Comme si tu étais déjà un peu absente,
Comme si ton cœur se détachait sans effort
De la vie dont tu fus la docile servante.*

*Tu me parles paisiblement de la maison
Qu'il ne faudra pas vendre et des vieux groseilliers
De ton jardin qu'on ne devra pas arracher,
Et des miettes de pain à donner aux pinsons
Qui viennent dès l'hiver picorer dans la cour
Et de tous ces simples travaux de tous les jours
Que tes mains dénouées auront abandonnés.*

*Et ta voix coule alors pareille à un ruisseau
Qui s'en va humblement, comme le veut sa pente,*

*Mais qui, sans le savoir, fait reflleurir la menthe
Et met au creux des prés des morceaux de ciel bleu.*

Vers le soir, tu me parles parfois de la mort...

Le poème commence sur un ton familier et tendre. Le premier vers donne l'information de base. Il présente les protagonistes du poème : l'un parle et l'autre évoque la parole du premier. Le poète ou le narrateur adresse la parole directement à sa mère qui est présente dans son imagination. Le narrateur des souvenirs et le *tu*, héroïne des souvenirs, font un dialogue éternel.

Le mot *soir* a un double sens. D'abord, il précise le temps du dialogue. Dans le recueil *Mère*, et dans d'autres recueils aussi, Maurice Carême aime indiquer le temps (et l'endroit) de l'observation, de la narration, de l'action ou du souvenir. Le poète s'efforce d'être concret.

Le deuxième sens du mot *soir* est symbolique. Le *soir* symbolise la fin de la vie. Dans ce premier vers, le soir et la mort se répondent.

Après les trois premiers mots *vers le soir*, vient la virgule. Donc, le lecteur s'arrête pour un petit moment. Et, pour cette raison, le mot précédant la virgule, *soir*. et le mot de la fin du vers, *mort*, composent une contre-assonance. Et, par cette contre-assonance, on sent une unité spirituelle entre le soir et la mort. Donc, la contre-assonance n'a pas seulement une fonction de sonorité, mais une fonction de sens, dans ce cas-ci.

Il faut noter d'ailleurs que la virgule n'est pas seulement un signe orthographique ou grammatical. Elle a aussi un sens prosodique et tonique. Les tons et les pauses forment ensemble le contenu et la musicalité du vers. La virgule indique la longueur de la pause (silence). (Souvent, les poètes de notre siècle, à partir de Marinetti et d'Apollinaire, n'emploient pas de ponctuation).

Les deux vers et le début du troisième vers qui suivent précisent de quelle manière et dans quelle disposition d'esprit s'exprimait la mère. En un mot, le poète du concret veut préciser la situation mentale et spirituelle dans laquelle se trouvait le protagoniste.

*Comme si tu étais déjà un peu absente,
Comme si ton cœur se détachait sans effort
De la vie...*

Les deux comparaisons se nuancent et se renforcent l'une l'autre pour mieux exprimer la douceur et la sérénité d'une fin de vie.

La deuxième strophe répète l'action du premier vers de la première strophe : *Tu me parles...*

Ici, tout devient très concret, saisissable et visible. La mère énonce paisiblement son testament. Est-elle résignée? Certes oui. Pourtant, le devoir maternel, le souci qu'elle a de son fils, l'évocation des *simples travaux de tous les jours*, lui font dépasser la résignation. La mère *déjà un peu absente*, revient, recrée sa présence pour confier son testament à son fils. Comme par devoir et par souci de le protéger. On trouve ici, non seulement le rappel des gestes familiers à ne pas interrompre, l'importance de la vie quotidienne, l'évocation du décor agreste de la maison familiale, le sentiment de la tradition à perpétuer, mais surtout l'expression du pouvoir, de l'éthique maternels.

La troisième strophe commence par une brisure. Tout ce qui était familier devient solennel et pareil à un cantique. Tout ce qui était quotidien devient mythique. Tout ce qui était temporel dévient intemporel. Les deux derniers mots du poème *ciel bleu*, constitue une métaphore qui signifie la mort.

Chose à noter : *ciel bleu* ne rime avec rien. Cependant, on ne sent pas le manque de rime. Parce que le mot *ruisseau* (dernier mot du premier vers de la dernière strophe) et le mot *morceaux*, (qui précède *ciel bleu*) font une assonance. Maurice

Carême emploiera souvent ces rappels de la sonorité de la rime à l'intérieur des vers.

Dans ce poème, nous trouvons quelques mots clés de la poésie de Maurice Carême. Ce sont :

a) *soir - jour - hiver - ruisseau*

b) *main - cœur - voix*

c) *maison - pain*

d) *mort - vie - ciel*

Ces mots clés représentent le temps et la nature extérieure (groupe a) et les fondements de la conscience humaine (groupe d). Le corps humain (groupe b) et la nature humaine (groupe c) sont également présents dans l'œuvre de Maurice Carême. Le poète donne une grande fraîcheur aux mots.

Dans la vie quotidienne, on oublie que la base de la culture humaine est le pain et la maison. En lisant Maurice Carême, nous le réapprenons. On a noté maintes fois que Carême emploie des mots quotidiens. Cependant, il faut ajouter : Carême emploie des mots élémentaires et essentiels, des mots qui sont à la base de la créativité et de la conscience humaines.

Les quatre vers de la troisième strophe présentent une unique et importante comparaison. Cette comparaison est comme animée d'un mouvement. La base de la comparaison est le premier vers : *Et ta voix coule alors, pareille à un ruisseau...*

La première partie de la comparaison est brève, la deuxième est longue et constituée de maintes sous-parties où Carême narre de *petites histoires*. Chaque comparaison contient divers éléments. Et chaque élément, à son tour, se divise en d'autres éléments.

Et ta voix coule alors, pareille à un ruisseau...

Ici, pourrait se terminer la comparaison, mais Carême la continue : *Qui s'en va humblement, comme le veut sa pente...*

Ici, à nouveau, le poème aurait pu se conclure. Mais Carême va plus loin et dit:

*Mais qui, sans le savoir, fait reflleurir la menthe
Et met au creux des prés des morceaux de ciel bleu.*

Par cette technique de comparaison. Carême crée, sans effort visible, la synthèse du quotidien et du sacré. Sans les deux derniers éléments, la comparaison serait en soi correcte, convenable selon la règle de la poésie. Pourtant, sans les deux derniers éléments, l'unité du banal et du miraculeux, celle du temporel et de l'intemporel ne seraient pas créées.

Un des traits spécifiques de Carême est que, presque toujours chez lui, chaque mot compte. Il est l'ennemi de l'abus des images. Il emploie surtout des comparaisons : comparaison abstraite et comparaison concrète.

Comparaison abstraite : *Tu me parles comme si tu étais déjà un peu absente...*

Comparaison concrète : *Et ta voix coule alors, pareille à un ruisseau...*

Dans le champ de la comparaison, il utilise la personnification : *Un ruisseau qui s'en va humblement... sans le savoir.*

Les comparaisons et les personnifications sont subordonnées à la narration. La voix humaine est comparée à un ruisseau, un élément de la nature. C'est ainsi que s'unissent le dedans et le dehors, le passage éphémère de l'homme et la pérennité de la nature.

Choix de textes

Monsieur Jason

*S'il revenait, l'homme de la Toison,
Nous lui dirions : Monsieur Jason,
Nous regrettons
De ne pouvoir vous recevoir.
Vous n'êtes même pas
Inscrit, hélas!
Sur les registres noirs
De la population.
Retournez donc d'où vous venez.
Tout ce passé est dépassé.*

(Fables)

VIII

Je me souviens...

*Le hameau s'éveillait
Dans la fraîche dentelle
De ses pommiers en fleurs.*

*Les tasses sur la nappe
Riaient et les moineaux
Attendaient sur le seuil.*

*L'aube, dans tes cheveux,
Mettait de la lumière
Et tu coupais le pain
Avec des mains si simples,*

Avec des mains si bonnes,

*Que le grand Dieu d'érable
Descendait de sa croix
Et s'asseyait à table
Pour manger avec nous*

(Mère)

Fuchsias

Les fenêtres s'ouvrent sur l'abîme.

A quoi se raccrocher ?

*Il n'y a pas de dieu
Pour les étoiles filantes,*

*Il n'y a pas de pardon
Pour tant de solitude*

*Et l'âme peut tomber si bas
Sans qu'une feuille ne tressaille.*

(Petite flore)

*Et c'est toujours le même émoi,
Et c'est toujours la même fête :
Toi dans mes bras, moi dans tes bras,
Le même corps avec deux têtes,*

*Le même cœur qui bat pour deux,
Le même mot montant aux lèvres,
Les mêmes yeux, la même fièvre,
Le même vent dans les cheveux.*

*Et c'est toujours, chaque matin,
Le ciel criant par ses tarins
Que nous sommes les rois du jour,*

*Et que les fleurs et la lumière
Et les nuages et la terre
Ont la rondeur de notre amour.*

(La bien-aimée)

La forêt damnée

*Le long de la forêt damnée,
Le plus fier cavalier chassait;
Sous le plus beau ciel de l'année,
La plus tendre fille chantait.*

*Le diable ricanait déjà
De ce piège tout préparé
A l'orée obscure du bois
Où l'amour se tenait caché.*

*Qui heurta le bras de l'amour
Quand il visa le cavalier ?
La flèche monta dans le jour
Et se perdit dans les nuées.*

*Le long de la forêt damnée,
Le chasseur passa sans entendre
Sous le plus beau ciel de l'année
Chanter la fille la plus tendre.*

(Petites légendes)

*La terre m'emporte, discrète,
Dans son vieux rêve de planète
Et prisonnier de ceux que j'aime
- Comme une ombre dans un miroir -
Je me sépare de moi-même
Et disparaiss sans le savoir.*

(Images perdues)

Pourquoi voulez-vous?

*Pourquoi voulez-vous que je crie ?
Indifférente à tout, la vie
Continue à nous écraser.*

*Pourquoi voulez-vous que je rêve ?
Des que l'on ce montre candide,
Le mal est là qui vous harcèle.*

*Pourquoi voulez-vous que je croie
En un Dieu qui demeure sourd,
Un Dieu qui, du haut de sa croix,
Laisse les meilleurs sans recours ?*

(Déplus loin que la nuit)

Ayez pitié de nous...

*«Ayez pitié de nous. Seigneur!»
Le Seigneur est toujours ailleurs.*

*«Seigneur, voyez, nous sommes nus!»
Mais le Seigneur n'est pas venu.*

*«Seigneur, nous n'avons que nos pleurs ! »
Et, dans nos bras, l'enfant se meurt.*

*«Demain, Seigneur, serez-vous là ? »
Mais le Seigneur ne viendra pas.*

*Cependant, comment aujourd'hui,
Oui, comment ferons-nous sans Lui?*

(L'évangile selon saint Carême)

La mer et le vent

*Et revoici la mer, et revoici le vent,
La chambre balancée comme un berceau d'enfant,
Et moi, comme un enfant dans ce grand berceau blanc,
Balancé par la mer, balancé par le vent,
Moi, comme hors du monde et comme hors du temps,
Moi refermant les yeux tel un petit enfant
Que bercent en chantant et la mer et le vent.*

(Mer du Nord)

L'oiseau

*Quand il eut pris l'oiseau,
Il lui coupa les ailes.
L'oiseau vola encore plus haut.*

*Quand il reprit l'oiseau,
Il lui coupa les pattes.
L'oiseau glissa telle une barque.*

*Rageur, il lui coupa le bec.
L'oiseau chanta avec
Son cœur comme chante une harpe.*

*Alors, il lui coupa le cou.
Et de chaque goutte de sang,
Sortit un oiseau plus brillant.*

(Entre deux mondes)

L'araignée du malheur

*Le pire, ce n'est pas la faim
Qui ronge le foie et les reins;
Le pire, ce n'est pas le froid*

*Qui glace jusqu'au bout des doigts,
Le pire, c'est d'être égaré
Dans son corps, de se balancer
Comme un pendu dans son esprit ;
C'est d'être l'invinciblement pris
Dans les rets que tend, dans le cœur,
L'araignée noire du malheur.*

(Et puis après)

*Que l'on vive mille ans ou deux,
Que l'on aime l'eau ou le feu,
Que l'on soit humble ou vaniteux,
Que l'on soit riche ou pauvre gueux,
Que l'on soit pingre ou généreux,*

*Que l'on soit bienfait ou cagneux,
Que l'on soit bête ou ingénieux,
Que l'on croie au diable ou à Dieu,
Que l'on crie tant pis ou tant mieux,
C'est toujours dans la terre, au bout,
Le même mort, le même trou.*

(De feu et de cendre)

Ligne de flottaison

Dégoût.

*Dégoût de tout
Et de moi-même.*

*Et de l'amour
Et de ses gestes.*

*Et de ces poèmes
Où ma vanité*

*Bourdonne comme un insecte
Qui se croit tout l'été.*

*Ah ! me retrouver
Sur les genoux de ma mère,
A sept ans, un soir d'hiver...*

(Chansons pour Caprine)

La peine

*On vendit le chien, et la chaîne,
Et la vache, et le vieux buffet,
Mais on ne vendit pas la peine
Des paysans que l'on chassait.*

*Elle resta là, accroupie
Au seuil de la maison déserte,
A regarder voler les pies
Au-dessus de l'étable ouverte.*

*Puis, prenant peu à peu conscience
De sa forme et de son pouvoir,
Elle tira d'un vieux miroir
Qui avait connu leur présence,*

*Le reflet des meubles anciens,
Et du balancier, et du feu,
Et de la nappe à carreaux bleus
Où riait encore un gros pain.*

*Et depuis, on la voit parfois,
Quand la lune est dolente et lasse,
Chercher à mettre des embrasses
Aux petits rideaux d'autrefois.*

(Petites légendes)

L'homme

*L'homme et l'oiseau se regardèrent.
— Pourquoi chantes-tu ? lui dit l'homme.
— Si je le savais, dit l'oiseau,*

Je ne chanterais plus peut-être.

L'homme et le chevreuil se croisèrent.

— *Pourquoi joues-tu ? demanda l'homme.*

— *Si je le savois, dit la bête,*

Est-ce que je jouerais encor ?

L'homme et l'enfant se rencontrèrent.

— *Pourquoi ris-tu ainsi ? dit l'homme.*

— *Si je le savois, dit l'enfant,*

Est-ce que je rirais autant ?

Et l'homme s'en alla, pensif.

Il passa près du cimetière.

— *Pourquoi penses-tu ? dit un if*

Qui poussait dru dans la lumière.

Et, pas plus que l'oiseau dans l'ombre,

Que le chevreuil dans la clairière

Ou que l'enfant riant dans l'air,

L'homme ne put rien lui répondre.

(Défier le destin)

Partout on tue

À quoi servirait-il de fuir ?

Partout on tue on incarcère.

Le monde est assé à mourir

De tant de haines et de guerres.

Et l'on a beau scruter le ciel,

*Chercher derrière les nuages
Une lueur providentielle,
Rien que la nuit, que les orages.*

*Et l'on a beau vouloir parler
A cœur franc de ce qui nous hante.
La crainte nous serre le ventre,
Et personne n'ose parler.*

*Et l'on a beau vouloir crier
Qu'on a les pieds, les mains liés.
Comme personne, ici, ne crie,
On se tait par humilité.*

(Déplus loin que là nuit)

Le manteau

*Donc, le manteau leva le bras
Et il ouvrit la garde-robe.
Il en sortit, fit quelques pas
Et vit aux carreaux poindre l'aube.*

*C'est alors qu'il se rappela
Les gestes qu'il avait tant faits
Et il trouva, dans le buffet,
Tout ce qu'il fallait. Il mangea*

*Et puis descendit dans la rue.
Dès qu'il aperçut un passant,
Il leva son chapeau absent
Pour lui adresser son salut.*

*Il reconnut sans amertume
La porte étroite du bureau.
Il s'installa, saisit la plume,*

Remplit des tas de bordereaux.

*Il reprit le même chemin,
Salua de nombreux passants,
Rentra chez lui, trempa son pain,
Parcourut son journal, content*

*D'avoir tout aussi bien rempli
Sa journée que la remplissait
L'employé mort qui le portait
Encor sur lui le vendredi.*

(Entre deux mondes)

*Pauvre montreur de merveilleux,
La souffrance te fend les yeux.
Sur la table, elle a déjà mis
Le seigle dur et l'eau rougie.
Tu auras beau faire semblant
De chanter comme auparavant,
Tu n'as pas fini d'écouter
Combien étrange est celte voix
Qui se lamente au fond de toi.*

(Heure de grâce)

*On m'aimera puisque tu m'aimes.
Le monde est courbe qui prendra
La courbe exquise de tes bras.*

*On t'aimera puisque je t'aime.
Le monde est d'accord avec toi;
Il a ton rire, il a ta voix.*

On t'aimera, en m'aimera,

*Et l'homme et moi, la femme en toi
Vont devenir plus grands qu'eux-mêmes.*

(La bien-aimée)

La liberté

*Je suis la liberté,
Répétait-il, la liberté
Avec tous les dangers
Que je vais vous valoir
Et, pour me faire taire,
Il faudra me tuer.*

*Mais on le laissait faire,
On le laissait parler.
Il était bien trop solitaire
Pour amener l'homme à briser
Le cercle de fer et d'acier
Où l'injustice et la misère
L'avaient peu à peu enfermé.*

*Je suis la liberté,
Répétait-il Encor.
Regardez-vous. Vous êtes morts.
Mais, comme on avait à manger,
On le laissait crier.*

(Défier le destin)

*Au moment où, folle de joie, la vague quittait le palais
de la reine des mers, le goéland atteignait seulement l'étrange
refuge du roi des oiseaux.*

*Le roi n'était, en ce temps-là, ni l'aigle pour sa force,
ni le paon pour sa beauté, ni le cygne pour sa blancheur, ni le*

rossignol pour son chant. Non ! le roi des oiseaux était un vieux pingouin contrefait qui portait une épée au côté, une cuirasse damasquinée et un chapeau de général. Il était à la fois magicien, devin, médecin, alchimiste, tireur de cartes, enchanteur, prophète, empoisonneur et nécromancien. Nul ne savait comme lui jeter un mauvais sort, faire surgir des vampires, découvrir une source empoisonnée, tuer sans laisser de traces. Et c'est par la terreur qu'il s'était imposé. Cependant, il craignait autant les autres qu'il en était craint. Voilà pourquoi il avait/ait aménager en château-fort un formidable iceberg. Cet iceberg se déplaçait chaque jour, de sorte que l'on ne savait jamais où se trouvait le roi. La glace était creusée de tunnels longs et étroits qui s'entrecroisaient à l'infini et l'on s'y perdait infailliblement. A chaque carrefour, veillait un grand poulpe aux yeux verts dont les tentacules visqueux s'abattaient sur les audacieux pour les dévorer tout vifs.

Il fallait vraiment que le goéland eût la folle intrépidité de la jeunesse pour tenter pareille démarche auprès d'un pareil monarque. Mais ceux qui aiment ne doutent de rien, et la chance sembla le favoriser.

La cinquième hirondelle de mer qu'il rencontra venait de survoler l'iceberg royal. Ce jour-là, c'était un albatros dont le goéland était le petit-neveu qui gardait le pont-levis.

L'albatros bougonnant le conduisit auprès du roi dont il redoutait les brusques sautes d'humeur.

Celui-ci reçut le goéland dans son cabinet de travail plein de squelettes d'oiseaux, de grimoires reliés en peau de crocodile, d'alambics et de chaudrons décorés de spires vertes et rouges. Sept chouettes s'empressaient autour du pingouin qui préparait un philtre avec de l'écale de tortue, de la poudre de crapaud, du sang de morse et de la belladone. Une lumière étonnante, d'un vert bleuâtre, suintait des murs et donnait à ses yeux d'empoisonneur un éclat démoniaque.

Le roi ne laissa même pas au goéland le temps d'achever sa requête :

—Épouser une vague! hurla-t-il en apercevant l'anneau d'or. Et c'est un goéland qui ose venir me déranger pour que j'autorise une telle mésalliance !

Il saisit un goupillon, le trempa dans le philtre et en aspergea le goéland. Les gouttes de ce philtre étaient si glaciales que l'oiseau sentit le froid de la mort le pénétrer tandis que le pingouin ricanait :

—Puisque vous aimez tant une fille de la mer, vous deviendrez au coucher du soleil un peu d'écume. Donnez cet anneau d'or à mes chouettes et empressez-vous de disparaître, car vous mériteriez un châtiment plus cruel encore.

(Contes pour Caprine - La vague et le goéland, p. 23-25)

Il faisait sombre. Une obscurité visqueuse, insondable. Où était-il? Était-ce encore le bruit du vent qu'il entendait? Oui, c'était le bruit du vent, mais un bruit inaccoutumé, le bruit qu'il faisait dans les peupliers dressés au fond du jardin de son père... S'il appelait, serait-ce sa mère qui allait lui répondre ? Curieux : ses tempes bourdonnaient, bourdonnaient comme le téléphone quand on soulève le récepteur. Drôle ! ses parents n'avaient jamais eu le téléphone. Il se souvint de l'histoire que son père lui avait souvent racontée. Pourquoi se souvenait-il de cette farce qu'on avait faite à une femme chez qui on venait de placer l'un des premiers téléphones de la petite ville? Elle cuisait, ce jour-là, du chou rouge. On lui avait téléphoné pour lui annoncer qu'on percevait l'odeur du chou à une demi-heure de chez elle, et que cette odeur se répandait dans tout l'estaminet. Ce dont la femme demeurait si 'stupéfaite qu'elle ne savait que répondre. Et, comme on lui affirmait que cela sentait déjà le brûlé, elle s'était excusée et avait lâché le récepteur pour se précipiter vers la casserole. Et

son mari riait aux éclats au milieu des copains qui jouaient ce bon tour à sa femme.

Le téléphone? Mais il sonnait, le téléphone... Quel téléphone? Mais le sien. C 'était bien le sien. Il se mit péniblement debout et alluma. Une minute, voyons, une minute de patience... il allait décrocher. Tiens, quelqu'un parlait... quelqu'un parlait comme s'il n 'avait pas été seul, comme si, en parlant à Jean Delacroix, il parlait à la fois à d'autres personnes. Et Jean Delacroix parlait aussi; il se mêlait à la conversation. Et il ne savait plus si c 'était lui qui parlait là-bas au milieu des autres ou lui qui répondait ici comme s'il se répondait à lui-même. Mais avec une voix si changée ! La voix qui dominait les autres, c'était celle de son ami René, si changée, elle aussi, si changée ! Pourquoi parlait-il parfois plus bas, si bas que Jean le comprenait à peine ? Sans doute pour que Delacroix ne le reconnût pas. Cherchait-il à lui jouer une farce, lui aussi? Une farce? Alors, pourquoi René avait-il une voix pareille à celle qu'il avait le jour où il lui avait annoncé la mort de sa mère ? Une voix sourde étranglée. Quoi ! Il avait vu Madeleine, Madeleine errant sous la pluie ! Comme une somnambule. Où ça? Rue Neuve ? Impossible. Madeleine avait pris le train pour Saint-Médard... Si, si, dans la rue Neuve. Il s'était précipité, lui, René, pour la retenir. Elle avait voulu lui échapper... Tiens-la bien surtout, tiens-la bien! Elle était tellement épuisée... Il avait cru, lui, René, qu'elle n'aurait pas la force de lui résister... Il avait essayé de l'entraîner dans un café. Trempée jusqu'aux os qu'elle était!

A chaque question qu'il lui posait, elle levait sur lui des yeux hagards et ne faisait que pleurer, pleurer encore...

Tout à coup, il ne s'y attendait pas, elle s'était dégagee, avait traversé la rue en courant sans prendre garde à rien. Une auto arrivait à toute allure. UN coup de frein... un cri... Ah! les salavds!... Tous des salavds, ces conducteurs!... Tu n'aurais pas dû la lâcher. Non, ne coupe pas... Où es-tu?... Où est-

elle?... Ne raccroche pas, pour l'amour de Dieu, ne raccroche pas!... C'est une blague, n'est-ce pas, une bonne blague? Ne mens pas, je vous entends rire autour du téléphone, je vous entends. Allô, allô, répondez-moi! répondez-moi donc! Quoi! Que dites-vous?... Sous les roues?... Allons, cessez! Vous jouez à me faire peur. Ramenez-la moi plutôt... Oui... René allait la ramener. Comment? En taxi... naturellement. Quand?... Mais tout de suite... oui, tout de suite... Répondez, pour l'amour de Dieu... Répondez Vous n'avez pas coupé, n'est-ce pas? Coupé! Pourquoi aurait-on coupé? Est-ce lui qui tremblait ainsi?... On ne m'appellera plus longtemps Madeleine. Bien sûr, il savait bien qu'elle l'avait dit. Il aurait dû l'écouter... Mais pourquoi ces rires? Car il entendait rire, rire de plus en plus fort, rire à ne plus s'entendre parler, rire jusque sous son crâne...

(Médusa - Nausica, p. 136-138)

Synthèse

Maurice Carême commença sa carrière poétique après la première guerre mondiale. Celle-ci a détruit les grands espoirs humanistes et progressistes de la génération de Verhaeren et de Maeterlinck. Carême, après une longue préparation, après un détour par le futurisme tardif et le surréalisme naissant, a retrouvé, grâce à son recueil *Mère*, sa véritable voie. Sa vocation réside dans la défense des valeurs humaines fondamentales dans le temps des crises et des guerres. Ce n'est pas par hasard que le livre *Mère* a fait connaître le nom du poète dans les pays étrangers. Par ce recueil, Carême devient ce poète authentique, porte-parole, sans grands mots et sans vaines déclarations, d'un humanisme vivant et fort, qui parle à la fois de la misère humaine et de la grandeur humaine. Jamais il n'oublie ni l'une ni l'autre. Et parce qu'il n'oublie ni l'une ni l'autre, il peut parler authentiquement des deux. Le thème, la technique, le vocabulaire du poète changent et s'élargissent dès 1935, mais le message reste identique : interrogation sur le destin de l'homme, représentation de la solitude et de l'angoisse, mais aussi évocation de la joie de vivre : l'amour, la poésie, la solidarité humaine, la beauté de la terre natale et, en général, la beauté de la nature.

Au long des décennies, apparaît le thème de l'enfance et de la vieillesse, et Maurice Carême s'interroge sur les grands problèmes métaphysiques. Le poète — qui tourne le dos au futurisme et au surréalisme — est inspiré par les poèmes écrits par les enfants. Lors de cette recherche, il trouve une voix plus pure et plus humaine. Et parce qu'il a pris au sérieux les enfants, il ne fut jamais enfantin. Carême fut-il le poète des enfants? Oui, il le fut. Cependant, il fut aussi le poète de n'importe quel âge. Le lecteur d'âge mûr découvre également son propre mystère dans la poésie de Carême.

Lecteur passionné, amant de la nature, philosophe, moraliste, narrateur. Carême est avant tout un poète. Et comme poète, il se révolte contre l'injustice, l'indifférence, la solitude et la mort. Et comme poète, il jubile devant ce qui mérite d'être admiré.

Carême, le poète, change le ton des vers presque invisiblement. Sa légèreté devient sa gravité ; son innocence, sa révolte ; sa banalité, son originalité. Loin des écoles et des tendances littéraires, et surtout loin des partis politiques, Carême, esprit indépendant, n'obéit qu'à sa propre conscience.

Carême était un grand artisan, et il est devenu un grand poète parce qu'il sut rester jusqu'à sa mort un grand artisan qui apprit et réapprit sans cesse son métier. Une grande virtuosité caractérise œuvre multiforme de Carême. Celle-ci est le résultat, au moins en partie, du travail quotidien. Poète inspiré, il pouvait évoquer l'inspiration par les «simples travaux de tous les jours».

Maurice Carême, par la route du vers libre, retourne aux formes plus ou moins traditionnelles dont les traits principaux sont — entre autres — la rime, le nombre fixe des syllabes et la subordination des métaphores à l'expression. Le recueil *Mère* est à la frontière du vers libre et du vers plus ou moins traditionnel. Il présente un aspect singulier du vers libre de la post-avant-garde. Vous pouvez lire dans la partie anthologique le poème *Fuchsias*. C'est l'un des poèmes les plus forts et les plus expressifs du poète. Il est le produit typique du vers libre inspiré par l'avant-garde. Ce n'est pas la narration qui fait le poème, mais le processus des images indépendantes. Il faut noter une autre différence. Dans le poème XXXI du recueil *Mère*, les phrases sont longues et découpées en vers réguliers. Dans le poème *Fuchsias*, les phrases sont relativement brèves et correspondent à des vers irréguliers.

Quels furent pour Carême les apports du vers libre? Être précis et être laconique L'une des raisons profondes du vers libre (sans rime ou avec rime) fut la faiblesse du mot dans la poésie classique. Si une forme est préalablement fixée, le poète doit trouver et le nombre adéquat de syllabes et les rimes.

Le résultat de cette contrainte risque de provoquer une certaine imprécision du message et la prolixité. Carême est retourné à la forme *plus* ou moins traditionnelle, à la forme plus ou moins préalablement fixée après la grande aventure du vers libre. Vous remarquez que chez lui, chaque mot est important et fort, chaque mot a du poids et *ou* sens. Il domine sa technique ; sa technique lui obéit. En fait, il choisit *ses* mots non pas en fonction de la nécessité de la rime et du nombre des syllabes, mais en raison du sens profond du poème.

Poète de goût classique. Carême ne parle presque jamais de ses expériences individuelles. Il donne la généralité, l'essence et la conclusion de ses expériences individuelles. De cette manière, il aide le lecteur à découvrir et à élucider ses propres expériences.

Il se nomme le poète de la joie. Il ne devient pas le poète de la joie par naïveté, ignorance ou insensibilité. Il était hypersensible, sage, humaniste, modeste et homme de confiance en soi. Un homme qui connaît bien ses limites, en sachant que la connaissance de ses limites est un pouvoir. Il devient le poète de la joie par obligation éthique, par devoir. Il devient le poète de la joie par sa révolte permanente contre l'humiliation de l'homme, contre la misère humaine, contre l'oubli de soi-même. Il devient le poète de la joie par son amour ardent pour la liberté. Je ne veux pas nier l'existence de Carême populiste, de Carême poète des enfants, de Carême poète de la joie, de Carême poète de la simplicité, de Carême poète de la nature paisible. Cependant, il y a un Carême de la révolte, un Carême de la solitude profonde, un poète de la tragédie du XXe siècle, un Carême du doute et de l'angoisse, un Carême postsurréaliste, et un Carême métaphysique qui s'interroge sur la Providence. Un poète de la stature de Carême a mille visages. Et c'est ainsi qu'il est devenu un poète lu et relu dans le monde entier.

Laszio Ferenczi Ecrivain
hongrois, Professeur dans
diverses Universités.

Bibliographie choisie

- Chansons pour* Caprine, poèmes, Bruxelles, Henriquez, 1930.
- Le royaume des fleurs*, roman et contes, Paris, Bourrellier et Colin, 1934; 1959, 6e éd.; Prix de littérature enfantine «Jeunesse».
- Mère*, poèmes, 1935; Paris, Éditions Ouvrières, 1977, 20e éd.; Prix triennal de poésie.
- Petite flore*, poèmes, Bruxelles, chez l'auteur, 1937; Prix Edgar Poe.
- Lancelot*, légende dramatique, Bruxelles, chez l'auteur, 1938.
- La lanterne magique*, poèmes, 1947 ; Paris, Éditions Ouvrières, 1987, 21e éd.
- Contes pour Caprine*, contes, 1948; Gembloux, Duculot, 1975, 3e éd.. Prix Victor Rossel.
- Le ruban pompadour*, contes, 1948 (sous le nom d'Orladour); Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1960, 2e éd. ; Prix Victor Rossel.
- La maison blanche*, poèmes, 1949 ; Paris, Bourrellier et Colin, 1972, 6e éd. ; Prix de l'Académie française.
- Petites légendes*, poèmes, 1949; Bruxelles, Louis Musin, 1979, 4e éd.
- La passagère invisible*, récit de voyage, 1950; Paris, O.P., coll. *Super 1000*, 1966, 3e éd.
- La voix du silence*, poèmes, 1951 ; Paris, Éditions Ouvrières, 1977, 4e éd. sous le titre *Mère* suivi de *La voix du silence*. Prix populiste de poésie à Paris.
- La bille de verre*, roman, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1951.
- L'eau passe*, poèmes, Bruxelles, 1952; chez l'auteur, 1953, 2e éd.; Prix International Syracuse, Prix de l'Académie française.
- Images perdues*, poèmes, Bruxelles, 1954; chez l'auteur, 1955, 2e éd.

Heure de grâce, poèmes, Bruxelles, 1957; chez l'auteur, 1963, 3e éd. ; Prix Félix Denayer; Prix de poésie religieuse à Paris.

L'oiseleur, poèmes, Bruxelles, chez l'auteur, 1959.

La flûte au verger, poèmes, Bruxelles, 1960; chez l'auteur, 1961, 2; éd.

La grange bleue, poèmes, 1961; Paris, Éditions Ouvrières, 1978, 3e éd.

Pommé de reinette, poèmes, 1962; Saint-Héliier, Gécibis Ltd, 1992, 8e éd.

Bruges, poèmes, 1963, Bruxelles, Arcade, 1968, 3e éd.

Un trou dans la tête, roman, Paris, Julliard; Bruxelles, A.B.G.E., 1964.

En sourdine, poèmes, Bruxelles, Editions du Verseau, 1964.

La bien-aimée, poèmes, 1965; Saint-Héliier, Gécibis Ltd, 1992, 4e éd.

Brabant, poèmes, 1967 ; Paris, Éditions Ouvrières, 1977, 4e éd. Prix de la Province de Brabant.

Anthologie de la poésie néerlandaise, traductions, Paris, Aubier Montaigne, Bruxelles, Asedi, 1967; Prix de la traduction néerlandaise.

Le sablier, poèmes, Bruxelles, chez l'auteur, 1969.

Entre deux mondes, poèmes, 1970; Paris, F. Nathan, 1979, 4e éd.

L'arlequin, poèmes, 1970; Paris, F. Nathan, 1978, 6e éd.

Mer du Nord, poèmes, 1971 ; Paris, F. Nathan, 1978, 3e éd.

L'envers du miroir, poèmes, 1973 ; Saint-Héliier, Gécibis Ltd, 1992, 4; éd.

Le moulin de papier, poèmes, 1973 ; Saint-Héliier, Gécibis, 1992, 7e éd.

Les étoiles de la poésie de Flandre, traductions, 1973 ; Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1980, 2e éd.

Almanach du ciel, poèmes, 1973; Paris, F. Nathan, 1974, 3e éd.

De feu et de cendre, poèmes, Paris, F. Nathan, 1974.

Complaintes, poèmes, 1975 ; Paris, F. Nathan, 1976, 3e éd.

- Médua***, roman, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1976.
- Nouveau florilège poétique de Maurice Carême***, choix de poèmes, 1976; Blainville-sur-Mer, l'Amitié par le livre, 1978, 4e éd.
- Au clair de la lune***, poèmes, 1977; Paris, Hachette, Livre de poche Jeunesse (*Fleurs d'encre*), 1993, 4e éd.
- Figures***, poèmes, Paris, F. Nathan, 1977.
- Défier le destin***, poèmes, Bruxelles, Vie Ouvrière, collection *Pour le plaisir*, 1987.
- Dé plus loin que la nuit***, poèmes, Bruxelles, Vie Ouvrière, coll. *Pour le plaisir*, Paris, Pierre Zech, 1992.

Anthologies et ouvrages critiques :

- Maurice Carême***, par Jacques Charles, essai suivi d'un choix de poèmes, 1965, Paris, Pierre Seghers, coll. *Poètes d'aujourd'hui*, 1966, 2e éd.
- Florilège poétique de Maurice Carême***, présentation et choix de poèmes par Pierre Menanteau, 1969, Blainville-sur-Mer, l'Amitié par le livre, 1972, 2e éd.
- Maurice Carême***, par Gilbert Delahaye, essai. Tournai, Unimuse, coll. *Le miroir des poètes*, 1969.
- Dans la main de Dieu***, choix de poèmes, Paris, Éditions Ouvrières, coll. *La butte aux cailles*, 1979.
- Un éducateur, un poète, Maurice Carême***, par Jeannine Bumy, essai, Lyon, L'École et la famille, dossiers d'éducation, 1980.
- La saveur du pain***, choix de poèmes, 1982, Bruxelles, Les Eperonniers, 1987, coll. *Passé-présent*, 2e éd.
- Les plus beaux poèmes de Maurice Carême***, choix de poèmes, 1985. Paris, Éditions Ouvrières, coll. *Petite enfance heureuse* et le Temps apprivoisé, 1991, 2e éd.
- Les plus belles chansons de Maurice Carême***, choix de

mélodies, chœurs, chansons sur des poèmes de Maurice Carême, Paris, Éditions Ouvrières, collection *Enfance heureuse*, 1986.

À l'ami Carême, choix de poèmes, 1987, Paris, Hachette, Livre de Poche jeunesse (*Fleurs d'encre*), 1993.

Relire Maurice Carême, essai, par Laszlo Ferenczi, Bruxelles, Fondation Maurice Carême, 1992, Prix d'études littéraires Maurice Carême.

L'univers dans un vers, essai, par Constantin Barbu, Bruxelles, Fondation Maurice Carême, 1992, Prix d'études littéraires Maurice Carême.

Maurice Carême ou la clarté profonde, colloque, novembre 1985, Commission communautaire de la Région de Bruxelles-Capitals, 1992.

Une biobibliographie complète et comparée figure dans ***La saveur du pain***.

Седач Татьяна Лукинична

Рецензенты:

Подписано в печать _____. Формат 60x84
1/16. Бумага писчая № 1. Печать офсетная. Усл. п.л. 1,5.
Уч.- изд. л. 1. Тираж 100 экз. Заказ _____.

**Набрано и сверстано на настольно- издательском
комплексе ИВЦ ГГУ Абраменко В.А., Кадол Т.П.
Отпечатано на ротапинтере ГГУ им. Ф. Скорины:
246019, г. Гомель, ул. Советская, 104. Лицензия АВ
№ 357 от Г.**